dessus de la barque, emportés par la brise, et allèrent se perdre dans les profondeurs de l'horizon.

Aramis frémit.

— Du calme, dit Athos. Que diable! ne sommes-nous donc plus des hommes?

— Si fait, dit Aramis, mais celui-là, c'est un démon. Et, tenez, demandez à l'oncle si j'avais tort de le débarrasser de son cher neveu.

De Winter ne répondit que par un soupir.

— Tout était fini, continua Aramis. Ah! j'ai bien peur, Athos, que vous ne m'ayez fait faire une folie avec votre sagesse.

Athos prit la main de de Winter, et essayant de détourner la conversation.

— Quand aborderons-nous en Angleterre? demanda-t-il au gentilhomme.

Mais celui-ci n'entendit point ces paroles et ne répondit pas.

— Tenez, Athos, dit Aramis, peut-être serait-il encore temps. Voyez, il est toujours à la même place.

Athos se retourna avec effort; la vue de ce jeune homme lui était évidemment pénible.

En effet il était toujours debout sur son rocher, le phare faisant autour de lui comme une auréole de lumière

— Ah! c'est bien vous, et je vous connais maintenant. — Page 3.

— Mais, que fait-il à Boulogne? demanda Athos, qui, étant la raison même, cherchait en tout la cause, peu soucieux de l'effet.

— Il me suivait, dit de Winter, qui cette fois avait entendu la voix d'Athos, car la voix d'Athos correspondait à ses pensées.

— Pour vous suivre, mon ami, dit Athos, il aurait fallu qu'il sût notre départ, et d'ailleurs, selon toute probabilité au contraire, il nous avait précédés.

— Alors, je n'y comprends rien, dit l'Anglais en secouant la tête comme un homme qui pense qu'il est inutile de lutter contre une force surnaturelle.

— Décidément, Aramis, dit Athos, je crois que j'ai eu tort de ne pas vous laisser faire.

— Taisez-vous, répondit Aramis, vous me feriez pleurer si je pouvais.

En ce moment une voix les héla du sloop.

Le pilote, qui était assis au gouvernail, répondit, et la barque aborda le bâtiment.

En un instant, hommes, valets et bagages furent à bord.

Le patron n'attendait que les passagers pour partir, et, à peine eurent-ils posé le pied sur le pont, que l'on mit le cap vers Hasting, où on devait débarquer.

En ce moment, les trois amis, malgré eux, jetèrent un dernier regard vers le rocher, où se détachait visible encore l'ombre menaçante qui les poursuivait.

Puis une voix arriva jusqu'à eux, qui leur envoyait cette dernière menace :

— Au revoir, messieurs en Angleterre.

CHAPITRE II.

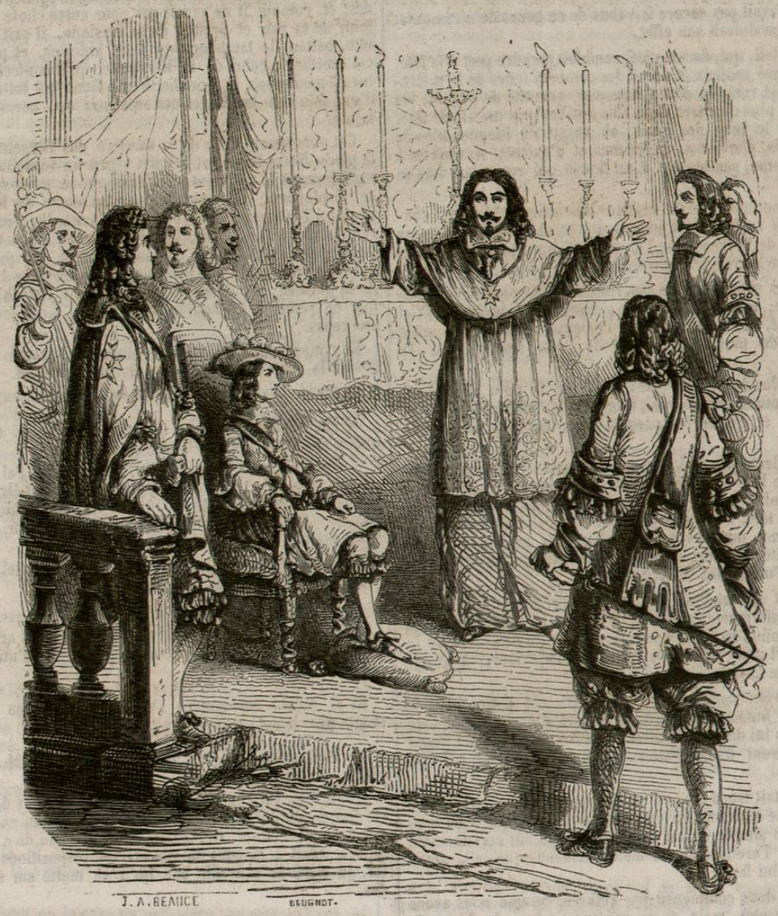
LE TE DEUM DE LA VICTOIRE DE LENS

Tout ce mouvement que madame Henriette avait remarqué, et dont elle avait cherché vainement le motif, était occasionné par l'annonce de la victoire de Lens, dont M. le Prince avait fait messager M. le duc de Châtillon, qui y avait eu une noble part.

Il était en outre chargé de suspendre aux voûtes de Notre-Dame vingt-deux drapeaux, pris tant au Lorrains qu'aux Espagnols.

Cette nouvelle était décisive.

Elle tranchait le procès entamé avec le parlement en faveur de la cour.



Le *Te Deum* de la victoire de Lens.

Tous les impôts enregistrés sommairement et auxquels le parlement faisait opposition étaient toujours motivés sur la nécessité de soutenir l'honneur de la France et sur l'espérance hasardeuse de battre l'ennemi.

Or, comme depuis Norlingen on n'avait éprouvé que des revers, le parlement avait beau jeu pour interpeller M. de Mazarin sur les victoires toujours promises et toujours ajournées; mais cette fois on en était enfin venu aux mains, il y avait eu triomphe et triomphe complet.

Aussi, tout le monde avait-il compris qu'il y avait double victoire pour la cour, victoire à l'extérieur, victoire à l'intérieur, si bien qu'il n'y avait pas jusqu'au jeune roi qui, en apprenant cette nouvelle, ne se fût écrié :

— Ah! messieurs du parlement, nous allons voir ce que vous allez dire.

Sur quoi la reine avait pressé sur son cœur l'enfant royal, dont les sentiments hautains et indomptés s'harmonisaient si bien avec les siens.

Un conseil eut lieu le même soir, auquel avaient été ap-

pelés le maréchal de la Meilleraie et M. de Villeroy, parce qu'ils étaient mazarins, Chavigny et Séguier, parce qu'ils haïssaient le parlement, et Guitaut et Comminges, parce qu'ils étaient dévoués à la reine.

Rien ne transpira de ce qui avait été décidé dans ce conseil.

On sut seulement que le dimanche suivant il y aurait un *Te Deum* chanté à Notre-Dame en l'honneur de la victoire de Lens.

Le dimanche suivant, les Parisiens s'éveillèrent donc dans l'allégresse.

C'était une grande affaire à cette époque, qu'un *Te Deum*.

On n'avait pas encore fait abus de ce genre de cérémonie, et elle produisait son effet.

Le soleil, qui, de son côté, semblait prendre part à la fête, s'était levé radieux et dorait les sombres tours de la métropole, déjà remplie d'une immense quantité de peuple; les rues les plus obscures de la Cité avaient pris un air de fête, et, tout le long des quais, on voyait de longues files de bourgeois, d'artisans, de femmes et d'enfants, se rendant à Notre-Dame, semblables à un fleuve qui remontait vers sa source.

Les boutiques étaient désertes, les maisons fermées; chacun avait voulu voir le jeune roi avec sa mère et le fameux cardinal de Mazarin, que l'on haïssait tant, que personne ne voulait se priver de sa présence.

La plus grande liberté, au reste, régnait parmi ce peuple immense; toutes les opinions s'exprimaient ouvertement et sonnaient, pour ainsi dire, l'émeute, comme les mille cloches de toutes les églises de Paris sonnaient le *Te Deum*.

La police de la ville étant faite par la ville elle-même, rien de menaçant ne venait troubler le concert de la haine générale et glacer les paroles dans ces bouches médisantes.

Cependant, dès huit heures du matin, le régiment des gardes de la reine, commandé par Guitaut, et en second par Comminges, son neveu, était venu, tambours et trompettes en tête, s'échelonner depuis le Palais-Royal jusqu'à Notre-Dame, manœuvre que les Parisiens avaient vue avec tranquillité, toujours curieux qu'ils sont de musique militaire et d'uniformes éclatants.

Friquet était endimanché, et, sous prétexte d'une fluxion qu'il s'était momentanément procurée en introduisant un nombre infini de noyaux de cerises dans un des côtés de sa bouche, il avait obtenu de Bazin, son supérieur, un congé pour toute la journée.

Bazin avait commencé par refuser, car Bazin était de mauvaise humeur, d'abord du départ d'Aramis, qui était parti sans lui dire où il allait, ensuite de servir une messe dite en faveur d'une victoire qui n'était pas selon ses opinions.

Bazin était frondeur, on se le rappelle, et, s'il y avait eu moyen que dans une pareille solennité le bedeau s'absentât comme un simple enfant de chœur, Bazin eût certainement adressé à l'archevêque la même demande que celle qu'on venait de lui faire.

Il avait donc commencé par refuser, comme nous avons dit, tout congé, mais, en la présence même de Bazin, la fluxion de Friquet avait tellement augmenté de volume, que, pour l'honneur du corps des enfants de chœur, qui aurait été compromis par une pareille difformité, il avait fini par céder en grommelant.

A la porte de l'église, Friquet avait craché sa fluxion et envoyé du côté de Bazin un de ces gestes qui assurent au gamin de Paris sa supériorité sur les autres gamins de l'univers; et, quant à son hôtellerie, il s'en était naturellement débarrassé en disant qu'il servait la messe à Notre-Dame.

Friquet était donc libre, et, ainsi que nous l'avons vu, avait revêtu sa plus somptueuse toilette; il avait surtout, comme ornement remarquable de sa personne, un de ces bonnets indescriptibles qui tiennent le milieu entre la barette du moyen âge et le chapeau du temps de Louis XIII.

Sa mère lui avait fabriqué ce curieux couvre-chef, et, soit caprice, soit manque d'étoffe uniforme, s'était montrée en le fabricant peu soucieuse d'assortir les couleurs, de sorte que le chef-d'œuvre de la chapellerie du dix-septième siècle était jaune et vert d'un côté, blanc et rouge de l'autre.

Mais Friquet, qui avait toujours aimé la variété dans les tons, n'en était que plus fier et plus triomphant.

En sortant de chez Bazin, Friquet était parti tout courant pour le Palais-Royal.

Il y arriva au moment où en sortait le régiment des gardes, et, comme il ne venait pas pour autre chose que pour jouir de sa vue et profiter de sa musique, il prit place en tête, battant le tambour avec deux ardoises, et passant de cet exercice à celui de la trompette, qu'il contrefaisait naturellement avec la bouche, d'une façon qui lui avait plus d'une fois valu les éloges des amateurs de l'harmonie imitative.

Cet amusement dura de la barrière des Sergents jusqu'à la place Notre-Dame, et Friquet y prit un véritable plaisir, mais lorsque le régiment s'arrêta et que les compagnies, en se développant, pénétrèrent jusqu'au cœur de la Cité, se posant à l'extrémité de la rue Saint-Christophe, près de la rue Cocatrix, où demeurait Broussel, alors Friquet, se rappelant qu'il n'avait pas déjeuné, chercha de quel côté il pourrait tourner ses pas pour accomplir cet acte important de la journée, et, après avoir mûrement réfléchi, décida que ce serait le conseiller Broussel qui ferait les frais de son repas.

En conséquence, il prit son élan, arriva tout essoufflé devant la porte du conseiller et heurta rudement.

Sa mère, la vieille servante de Broussel, vint ouvrir.

— Que viens-tu faire ici, garnement? dit-elle, et pourquoi n'es-tu pas à Notre-Dame?

— J'y étais, mère Nanette, dit Friquet; mais j'ai vu qu'il s'y passait des choses dont maître Broussel devait être averti, et, avec la permission de M. Bazin, vous savez bien, mère Nanette, M. Bazin, le bedeau? je suis venu pour parler à M. Broussel.

— Et que veux-tu lui dire, magot, à M. Broussel?

— Je veux lui parler, à lui-même.

— Cela ne se peut pas, il travaille.

— Alors, j'attendrai, dit Friquet, que cela arrangeait d'autant mieux, qu'il trouverait bien moyen d'utiliser le temps.

Et il monta rapidement l'escalier, que dame Nanette monta plus lentement derrière lui.

— Mais enfin, dit-elle, que lui veux-tu, à M. Broussel?

— Je veux lui dire, répondit Friquet en criant de toutes ses forces, qu'il y a le régiment des gardes tout entier qui vient de ce côté-ci. Or, comme j'ai entendu dire partout qu'il y avait à la cour de mauvaises dispositions contre lui, je viens le prévenir afin qu'il se mette sur ses gardes.

Broussel entendit le cri du jeune drôle, et, charmé de son excès de zèle, descendit au premier étage, car il travaillait en effet dans son cabinet au second.

— Eh! dit-il, mon ami, que nous importe le régiment des gardes, et n'es-tu pas fou de faire une pareille esclandre? Ne sais-tu pas que c'est l'usage d'agir comme ces messieurs le font, et que c'est l'habitude de ce régiment de se mettre en haie sur le passage du roi?

Friquet contrefit l'étonné, et, tournant son bonnet neuf entre ses doigts :

— Ce n'est pas étonnant que vous le sachiez, dit-il, vous, monsieur Broussel, qui savez tout; mais moi, en vérité du

bon Dieu, je ne le savais pas, et j'ai cru vous donner un bon avis. Il ne faut pas m'en vouloir pour cela, monsieur Broussel.

— Au contraire, mon garçon, au contraire, et ton zèle me plaît. Dame Nanette, voyez donc un peu à ces abricots que madame de Longueville nous a envoyés hier de Noisy, et donnez-en donc une demi-douzaine à votre fils avec un croûton de pain tendre.

— Ah! merci, monsieur Broussel, dit Friquet, merci; j'aime justement beaucoup les abricots.

Broussel alors passa chez sa femme, et demanda son déjeuner.

Il était neuf heures et demie.

Le conseiller se mit à la fenêtre.

La rue était complétement déserte, mais au loin on entendait, comme le bruit d'une marée qui monte, l'immense mugissement des ondes populaires qui grossissaient déjà autour de Notre-Dame.

Ce bruit redoubla lorsque d'Artagnan vint avec une compagnie de mousquetaires se poster aux portes de Notre-Dame pour faire faire le service de l'église.

Il avait dit à Porthos de profiter de l'occasion pour voir la cérémonie, et Porthos, en grande tenue, monta sur son plus beau cheval, faisant le mousquetaire honoraire, comme jadis si souvent d'Artagnan l'avait fait.

Le sergent de cette compagnie, vieux soldat des guerres d'Espagne, avait reconnu Porthos, son ancien compagnon, et bientôt il avait mis au courant chacun de ceux qui servaient sous ses ordres des hauts faits de ce géant, l'honneur des anciens mousquetaires de Tréville.

Porthos, non-seulement avait été bien accueilli dans la compagnie, mais encore il y était regardé avec admiration.

A dix heures, le canon du Louvre annonça la sortie du roi.

Un mouvement pareil à celui des arbres dont un vent d'orage courbe et tourmente les cimes courut dans la multitude, qui s'agita derrière les mousquets immobiles des gardes.

Enfin le roi parut avec la reine dans un carrosse tout doré.

Dix autres carrosses suivaient, renfermant les dames d'honneur, les officiers de la maison royale et toute la cour.

— Vive le roi! cria-t-on de toutes parts.

Le jeune roi mit gravement la tête à la portière, fit une petite mine assez reconnaissante, et salua même légèrement, ce qui fit redoubler les cris de la multitude.

Le cortége s'avança lentement et mit près d'une demi-heure pour franchir l'intervalle qui sépare le Louvre de la place Notre-Dame.

Arrivé là, il se rendit peu à peu sous la voûte immense de la sombre métropole, et le service divin commença.

Au moment où la cour prenait place, un carrosse aux armes de Comminges quitta la file des carrosses de la cour, et vint lentement se placer au bout de la rue Saint-Christophe, entièrement déserte.

Arrivés là, quatre gardes et un exempt qui l'escortaient montèrent dans la lourde machine et en fermèrent les mantelets, puis, à travers un jour prudemment ménagé, l'exempt se mit à guetter le long de la rue Cocatrix, comme s'il attendait l'arrivée de quelqu'un.

Tout le monde était occupé de la cérémonie, de sorte que ni le carrosse ni les précautions dont s'entouraient ceux qui étaient dedans ne furent remarqués.

Friquet, dont l'œil toujours au guet eût pu seul les pénétrer, s'en était allé savourer ses abricots sur l'entablement du parvis Notre-Dame.

De là, il voyait le roi, la reine et M. de Mazarin, et entendait la messe comme s'il l'avait servie.

Vers la fin de l'office, la reine, voyant que Comminges attendait debout auprès d'elle une confirmation de l'ordre qu'elle lui avait déjà donné avant de quitter le Louvre, lui dit à demi-voix :

— Allez, Comminges, et que Dieu vous assiste.

Comminges partit aussitôt, sortit de l'église et entra dans la rue Saint-Christophe.

Friquet, qui vit ce bel officier marcher ainsi suivi de deux gardes, s'amusa à le suivre, et cela avec d'autant plus d'allégresse, que la cérémonie finissait à l'instant même, et que le roi remontait dans son carrosse.

A peine l'exempt vit-il apparaître Comminges au bout de la rue Cocatrix, qu'il dit un mot au cocher, lequel mit aussitôt sa machine en mouvement et le conduisit devant la porte de Broussel.

Comminges frappait à cette porte en même temps que la voiture s'y arrêtait.

Friquet attendait derrière Comminges que cette porte fût ouverte.

— Que fais-tu là, drôle? demanda Comminges

— J'attends pour entrer chez maître Broussel, monsieur l'officier, dit Friquet de ce ton câlin que sait si bien prendre dans l'occasion le gamin de Paris.

— C'est donc bien là qu'il demeure? demanda Comminges.

— Oui, monsieur.

— Et quel étage occupe-t-il?

— Toute la maison, dit Friquet; la maison est à lui.

— Mais où se tient-il ordinairement?

— Pour travailler, il se tient au second, mais, pour prendre ses repas, il descend au premier; dans ce moment il doit dîner, car il est midi.

— Bien, dit Comminges.

En ce moment on ouvrit.

L'officier interrogea le laquais, et apprit que maître Broussel était chez lui, et dînait effectivement.

Comminges monta derrière le laquais, et Friquet monta derrière Comminges.

Broussel était assis à table avec sa famille, ayant devant lui sa femme, à ses côtés ses deux filles, et au bout de la table son fils Louvières, que nous avons déjà vu apparaître lors de l'accident arrivé au conseiller, accident dont au reste il était parfaitement remis.

Le bonhomme, revenu en pleine santé, goûtait donc les beaux fruits que lui avait envoyés madame de Longueville.

Comminges, qui avait arrêté le bras du laquais au moment où celui-ci allait ouvrir la porte pour l'annoncer, ouvrit la porte lui-même et se trouva en face de ce tableau de famille.

A la vue de l'officier, Broussel se sentit quelque peu ému; mais, voyant qu'il saluait poliment, il se leva et salua aussi.

Cependant, malgré cette politesse réciproque, l'inquiétude se peignit sur le visage des femmes.

Louvières devint fort pâle et attendit impatiemment que l'officier s'expliquât.

— Monsieur, dit Comminges, je suis porteur d'un ordre du roi.

— Fort bien, monsieur, répondit Broussel. Quel est cet ordre?

Et il tendit la main.

— J'ai commission de me saisir de votre personne, monsieur, dit Comminges toujours sur le même ton et avec la

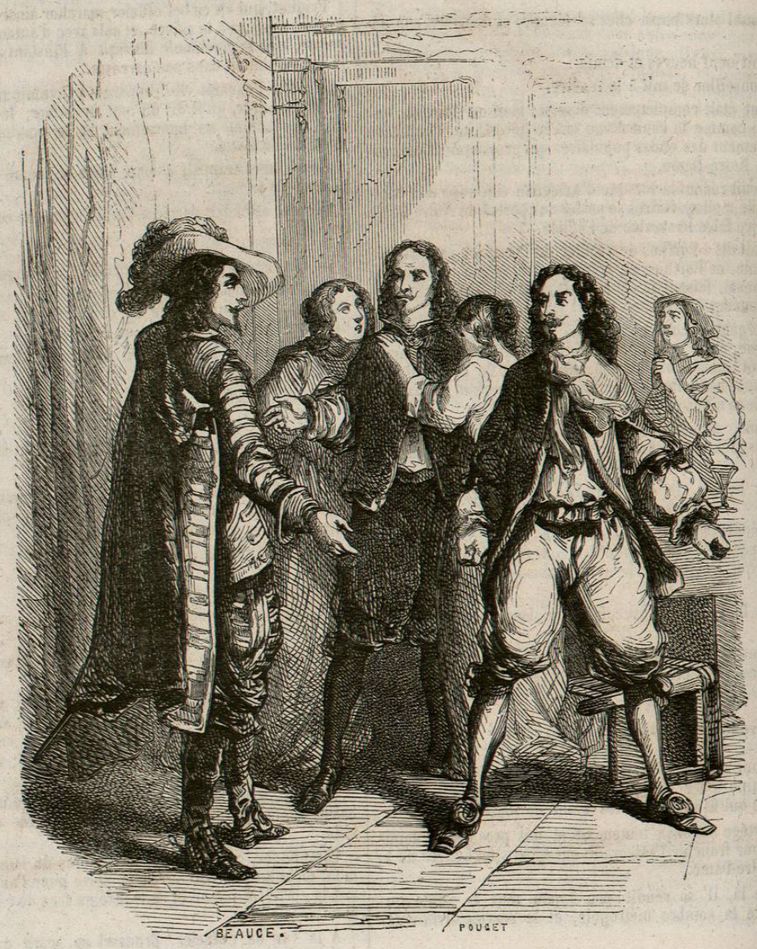
même politesse, et, si vous voulez bien m'en croire, vous vous épargnerez la peine de lire cette longue lettre et vous me suivrez.

La foudre, tombée au milieu de ces bonnes gens si paisiblement assemblés, n'eût pas produit un effet plus terrible.

Broussel recula tout tremblant.

C'était une terrible chose à cette époque que d'être emprisonné par l'inimitié du roi.

Louvières fit un mouvement pour sauter sur son épée, qui était sur une chaise, dans l'angle de la salle; mais un coup d'œil du bonhomme Broussel, qui au milieu de tout cela ne perdait pas la tête, contint ce mouvement désespéré.



— Impossible, dit Louvières; monsieur, prenez garde de nous pousser au désespoir.

Madame Broussel, séparée de son mari par la largeur de la table, fondait en larmes.

Les deux jeunes filles tenaient leur père embrassé.

— Allons, monsieur, dit Comminges, hâtons-nous, il faut obéir au roi.

— Monsieur, dit Broussel, je suis en mauvaise santé et ne puis me rendre prisonnier en cet état; je demande du temps.

— C'est impossible, répondit Comminges, l'ordre est formel et doit être exécuté à l'instant même.

— Impossible! dit Louvières; monsieur, prenez garde de nous pousser au désespoir.

— Impossible! dit une voix criarde au fond de la chambre.

Comminges se retourna, et vit dame Nanette son balai à la main et dont les yeux brillaient de tous les feux de la colère.

— Ma bonne Nanette, tenez-vous tranquille, dit Broussel, je vous en prie.

— Moi, me tenir tranquille quand on arrête mon maître, le soutien, le libérateur, le père du pauvre peuple! Ah bien oui! vous me connaissez encore!... Voulez-vous vous en aller? dit-elle à Comminges.

Comminges sourit

— Voyons, monsieur, dit-il en se retournant vers Broussel, faites taire cette femme et suivez-moi.

— Me faire taire, moi! moi! dit Nanette; ah bien oui! il en faudrait encore un autre que vous, mon bel oiseau du roi! vous allez voir!

Et dame Nanette s'élança vers la fenêtre, l'ouvrit, et d'une voix si perçante qu'on put l'entendre du parvis Notre-Dame.

Un cavalier accourut, s'élança dans la mêlée l'épée à la main, et apporta un secours inespéré aux gardes. — Page 10.

— Au secours! cria-t-elle; on arrête mon maître! on arrête le conseiller Broussel! au secours!

— Monsieur, dit Comminges, déclarez-vous tout de suite : obéirez-vous, ou comptez-vous faire rébellion au roi?

— J'obéis, j'obéis, monsieur! s'écria Broussel essayant de se dégager de l'étreinte de ses deux filles et de contenir du regard son fils, toujours prêt à lui échapper.

— En ce cas, dit Comminges, imposez silence à cette vieille.

— Ah! vieille! dit Nanette...

Et elle se mit à crier de plus belle en se cramponnant aux barres de la fenêtre :

— Au secours! au secours! pour maître Broussel, qu'on arrête parce qu'il a défendu le peuple; au secours!

2 Paris. — Imp. de Edouard Blot, rue St Louis, 46